

Gentlemen contre hooligans

Si l'Angleterre a longtemps connu des violences lors des matchs, la restructuration des stades et le prix des places ont imposé un autre type de spectateur. Sans passion.

Le football anglais a beaucoup évolué depuis les années 1980. Du côté des supporters, le changement principal, c'est l'embourgeoisement. La raison principale est simple : le prix des places. Pour la saison 1989-1990, le prix moyen d'une place à Old Trafford, célèbre stade de Manchester United, s'élevait à 4,71 livres, soit soit une quarantaine de francs. Le prix moyen pour Liverpool était de 5,41 livres, et pour Arsenal, à Londres, où tout est plus cher qu'ailleurs, c'était 6,71 livres. Les places les plus économiques, dans les tribunes, coûtaient moins cher encore. Les clubs ne communiquent pas sur le prix moyen des places, mais ils ont augmenté leurs tarifs de plus de 600 % depuis 1990. Les places les moins chères aujourd'hui à Arsenal coûtent 35 livres (39 euros). Les plus coûteuses atteignent presque 80 livres (89 euros).

Le changement s'est produit un après-midi d'avril 1989, quand 96 supporters de Liverpool ont trouvé la mort au vieux stade de Hillsborough, écrasés dans les tribunes par la pression d'autres supporters. L'enquête officielle qui a suivi cette tragédie (le célèbre « Taylor report ») a recommandé la modernisation des stades. Il a fallu remplacer les tribunes par des places assises. Résultat : moins de places et une augmentation des prix, qui a radicalement changé la composition du public. Celui-ci est maintenant plus riche et plus âgé. Beaucoup se plaignent du manque d'ambiance pendant les matchs, qui ne sont plus

les chaudrons d'autrefois. « *Quelquefois, on se demande s'ils comprennent le football* », estimait Roy Keane, capitaine de Manchester United, après une piètre victoire de son équipe à Old Trafford. Les supporters mancunien ont trouvé peu de choses à admirer pendant la rencontre et sont restés plutôt muets. « *À l'extérieur, nos fans sont fantastiques, on pourrait dire que c'est le noyau dur*, ajoutait-il. *Mais, à domicile, ils prennent quelques verres et probablement des sandwiches aux crevettes. Ils ne se rendent pas compte de ce qui se passe sur le terrain.* »

À Arsenal, les supporters visiteurs estiment depuis longtemps que l'ambiance ressemble à celle d'une bibliothèque plutôt qu'à celle d'un stade. « *Highbury library!* », chantaient-ils, moqueurs, avant le déménagement du club pour un stade flambant neuf, il y a trois ans, à l'Emirates Stadium (empruntant le nom de la compagnie aérienne Fly Emirates, sponsor du club et principal financeur du stade).

Les clubs ne se plaignent pas de ce manque d'ambiance. Ils sont satisfaits de ce nouveau public, prêt à payer des prix ahurissants et plus disposé à dépenser de l'argent dans les kiosques garnissant le stade. Et, à vrai dire, personne n'a envie de retourner aux années 1970 ou 1980. En ces années, pour aller à un match, il fallait du courage. Presque chaque semaine, c'était une bagarre ou l'invasion du terrain par les supporters. Cette culture d'agressivité

L'exception stéphanoise

Le club possède le groupe de supporters le plus important, avec plus de 11000 adhérents répartis sur l'Hexagone. En France, Saint-Étienne jouit d'une aura particulière. Probablement parce que la ville a été, dans le milieu des années 1970, la première, depuis Reims, à atteindre le haut niveau européen. L'effet n'a pas été local mais national. Le foot a permis de (re)découvrir une identité: le Forez, les mines. Un parallèle s'est installé avec l'Angleterre, modèle en termes de foot, avec Leeds ou Manchester. Au reste, le stade Geoffroy-Guichard est construit à l'anglaise. Pas de piste et des tribunes près du terrain. Un chaudron. Dans l'esprit d'alors, les Stéphanois sont « nos Anglais ». S'y ajoute un autre ingrédient dans l'histoire de Saint-Étienne: Dominique Rocheteau, premier footballeur, en France, à porter les cheveux longs, premier interviewé dans des revues destinées plutôt aux jeunes, comme *Rock & Folk*, créant ainsi un lien entre le foot et le monde de la pop music, de la contre-culture. Saint-Étienne a bénéficié de cette liaison de deux univers *a priori* fermés.

—J.-C. R.

a culminé avec la tragédie du Heysel, en mai 1985. Nombre de supporters ont juré alors de ne jamais retourner dans un stade. Le drame hante encore les esprits.

Il n'empêche. Les hooligans, même minoritaires, sont toujours là. Il y a quelques semaines, un match de Coupe de la ligue a donné lieu à des affrontements entre supporters de Millwall et de West Ham, à Londres. Les altercations ont commencé deux heures avant le match et se sont poursuivies cinq heures plus tard. Un supporter a été poignardé. Pendant la rencontre, les supporters sont entrés à trois reprises sur le terrain. Pour qui aime le football, on aimerait bien encourager « l'ancien » public à revenir au stade. Mais pas à ce prix-là.

—Jonathan Watson

Le 29 décembre 1963 au Parc des princes, lors de la rencontre Racing-Saint-Etienne.

AFP

Une part de la culture ouvrière

«*Hé, Varini, viens avec nous, d'ici on les voit mieux passer!*» Voilà l'interpellation gouailleuse lancée des tribunes populaires par un titi, un jour de match Racing-Bordeaux, au gardien parisien qui venait d'en prendre «trois» en un temps record. Ambiance du Parc des princes au début des années 1960. La moitié du stade — celle qui avait entendu — était secouée d'un immense éclat de rire. En ce temps-là, les matchs avaient lieu le dimanche à 15 heures. Au grand jour. Les supporters, qui venaient parfois de loin, saucissonnaient en

famille, ouvraient les thermos de café et offraient des petits gâteaux aux voisins, avant de leur poser la question fatidique: «*Et vous, vous êtes pour qui?*» S'ensuivait une aimable mise en boîte chaque fois que l'équipe du voisin encaissait un but. La sortie «*au Parc*» faisait partie de ce qu'on appelait «la culture ouvrière». Un peu d'esprit de clocher, tout au plus. Et beaucoup d'autodérision. À l'entrée, les policiers en képi reluquaient surtout les resquilleurs. Je n'ai souvenir, au cours de ces années, que d'un

seul moment de tension. Ce devait être en 1961 ou 1962. Un spectateur avait fait éclater un pétard, genre 14-Juillet. Un seul petit pétard. Rien à voir avec les fumigènes que les clubs de supporters expédient aujourd'hui par-dessus les grillages qui les séparent du camp adverse. Mais, voilà, alors que s'achevait enfin la guerre d'Algérie, les irascibles fascistes de l'OAS commettaient des attentats en plein Paris: «*Vous croyez que c'est le moment de jouer avec ça?*», avait lancé une dame furibonde à un gamin penaud. —Denis Sieffert

